



Le Musicisme



ES arts ne participent peut-être pas tous de la musique, mais la musique est leur symbole commun. Pourquoi? parce que le musicien s'affranchit du concept! Les harmonies ne sont pas des jugements; les symphonies ne sont pas des raisonnements. Les pensées musicales sont des pensées sonores. Personne ne le conteste sérieusement, pas même les partisans de la musique imitative. Un musicien qui ne serait

guère plus qu'un savant, qu'un spécialiste même dans son art, comme le fut Gédalge, auteur de Vaux-de-Vire, mais surtout professeur d'harmonie au Conservatoire — il était subtil un peu à la manière de Socrate! — ferait aisément convenir les sectateurs de la musique imitative que la musique n'exprime rien que par elle-même, que la musique est pure, et que les idées du musicien ne sont nullement élucidées par des comparaisons extérieures. Pour la science, la musique est abstraite, et c'est par des symboles arithmétiques que l'acoustique en aborde les lois. Mais si les nombres traduisent les valeurs musicales ce n'est pas l'intelligence qui les réalise; elle ne peut que les trahir! C'est l'oreille qui les reçoit et c'est l'âme qui les concrétise. Que l'on nomme cela sensibilité, je consens à cette métaphore! Je veux montrer que la musique, comme tous les autres arts, se fonde sur la vie et qu'elle est un langage immédiat ou mystique. Or, du point de vue de la Vie ou de l'Être, il n'y a que des absolus. Toute existence est individuelle. Pourtant il existe

un *consensus* musical. Des individus se réunissent dans une salle et communient à l'orchestre. Ils *comprennent* une partition. Le génie s'extériorise donc et les monades ont des fenêtres sur le dehors. Bien que toute création musicale soit une pensée individuelle, cependant cette pensée peut être saisie par une foule. Il faut donc qu'une pensée même individuelle soit, dans certaines conditions, une vérité. C'est dire que l'art existe. Ce qui existe n'existe pas pour un, mais pour une infinitude. L'art est un truchement, quoiqu'il soit entièrement distinct, dans son essence, de la science et qu'il compose un monde à lui. Voilà donc le problème posé sous sa forme antinomique : l'artiste est un Moi ; l'art est une Foule. Comment cela peut-il se faire ?

Depuis près de trente ans que je médite sur ces questions, j'ai peu à peu élaboré une esthétique toute nouvelle et, j'ose le dire, considérable. Je l'éclaire, autant qu'il est en moi, par mes poèmes, je la développe dans mes livres de doctrine. C'est sur la nature de la poésie que j'ai surtout réfléchi et la *poésie pure*, qui est maintenant à la mode, c'est moi qui l'ai nommée ; c'est moi dans tous les cas qui l'ai définie. Un hasard a précipité sur le forum ces débats austères qui souffrent du vacarme des controverses publiques. C'est, si l'on veut, matières de bréviaire, mais à condition que le bréviaire reste à l'église. Saisir l'opinion de sujets que l'opinion ne peut approfondir, c'est en quelque manière commettre une profanation. Quand tout le monde parle, j'ai envie de me taire.

Ma doctrine heurte des préjugés millénaires puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à ruiner, pour la remplacer, la poétique d'Aristote, qui fonde l'Art sur l'intelligence, qui en fait une branche de la connaissance, tandis que j'ai découvert que l'Art existe en soi et qu'il est fondé sur la Vie, qu'il en est l'expression mystique ! Or, il y a incompatibilité entre l'entendement et l'Être. L'entendement fait disparaître ce qu'il tente d'expliquer. Il le réduit à des symboles abstraits. Connaître, c'est détruire, car c'est remplacer. Comme l'a dit avec profondeur Auguste Comte « on ne détruit que ce qu'on remplace ».

C'est parce que je suis poète que j'ai senti combien l'Art est autonome et c'est parce que je suis philosophe que j'ai réussi à l'expliquer. Lorsque les préjugés si puissants qui empêchent les meilleurs esprits d'entrer dans le mien auront perdu de leur force, on me comprendra. Je ne suis pas pressé. Si j'écris cet article pour *La Revue Musicale*, c'est d'abord par vénération pour la musique, mais c'est surtout parce que je suis persuadé que les musiciens sont les mieux préparés à me comprendre.

Je vais donc tenter de définir pour eux ce que j'entends par l'essence de l'Art, ou le Musicisme. Car c'est par ce mot, plus profond et plus précis, que j'entends désormais remplacer celui de poésie pure. Je ne suis plus le théoricien de la poésie pure ; je suis le sectateur du Musicisme.



Il est évident que les arts sont spécifiés par leur matière. Pourtant ils sont malaisés à définir *a priori*, en se plaçant à cet unique point de vue.

Que la musique soit l'*art des sons*, cela n'est guère contestable, et l'on accordera sans plus de peine que la peinture est l'*art des couleurs*. Mais c'est que des définitions aussi naïves sont tautologiques et ne disent rien. Comment définir par leur matière des arts complexes comme la poésie, la danse, la sculpture, l'architecture ? Il y a longtemps que j'essaie de démontrer que la poésie est l'*art du langage*. Mais on conteste cette définition qui, n'étant pas tautologique, n'est nullement évidente ! C'est que le terme « langage » a besoin lui-même d'être défini, car il est amphibologique. Le langage est l'instrument de la science et de la poésie. Il y a un usage utilitaire et un usage esthétique du langage. On ne peut donc partir comme d'un postulat quand on traite de la poésie de cette conception qu'elle est l'art du langage. Une semblable définition ne saurait être que le résultat et l'aboutissement de l'esthétique de cet art.

A plus forte raison, on ne saurait, préalablement à toute investigation, définir par leur matière la danse, la sculpture, l'architecture, comme si cette matière était d'emblée déterminable. Mais je suis arrivé à me convaincre que tous les arts sont des *langages*. Nous ferons donc un progrès certain en remplaçant dans ces définitions hypothétiques provisoires le premier terme par le second.

Si je dis : la *musique est le langage des sons ; la peinture est le langage des couleurs ; la poésie est le langage du langage*, je donne à penser. Pour la danse, je vais hasarder, superficiellement encore, qu'elle est le *langage de la mobilité* ; de la sculpture et de l'architecture, je dirai non moins superficiellement, qu'elles sont *deux langages spécifiques de l'immobilité* !

D'autre part, ce qui est également essentiel et commun à tous les arts, c'est le rythme. Le rythme est une loi universelle tandis que le langage est restreint à l'homme. L'art s'étend donc en quelque manière, au-delà de l'homme par sa participation au rythme. J'accomplis donc un second

progrès en ajoutant cette nouvelle notion à la première, et en disant : *La musique est le langage et le rythme des sons. — La peinture est le langage et le rythme des couleurs. La poésie est le langage et le rythme du langage. — La danse est le langage et le rythme de la mobilité. — La sculpture et l'architecture sont deux langages et deux rythmes spécifiques de l'immobilité!*

Je vais montrer qu'il suffit de ces définitions *a priori* je donne aux arts une âme et un corps et en faire des êtres vivants !

En effet, si tout art est d'abord et avant tout un *langage* et si de plus chaque art exige un rythme spécifique, il s'ensuit que tout art est à la fois humain et cosmique.

Or cela est considérable et c'est par là que l'Art l'emporte en divinité sur la Science.

Car ce qui distingue l'humanité-art de l'humanité-science, c'est que cette dernière est *spiritualité pure*, tandis que la première *a besoin d'un corps*. L'humanité-art n'est pas une essence abstraite elle est une *réalité concrète!*

La Science, conquête de l'Esprit pur, est comme ce dernier, abstraite, c'est-à-dire sans réalité substantielle et sans portée ontologique. Comment un esprit pur embrasserait-il une réalité puisqu'il n'existe pas, sur la terre, de pur esprit? Aussi les vérités de la science sont-elles hypothétiques et conventionnelles.

La métaphysique n'a pas plus de pouvoir, car elle n'est qu'un mode sublimé de connaissance et elle n'entrechoque elle-même que des idées abstraites, c'est-à-dire, au regard de Dieu, que des fantômes! Kant la définit « une science d'entendement pur et de raison pure » et il montre que les Idées dont cette Raison pure se repaît ne conduisent qu'à des antinomies, que la Raison n'enlace qu'elle-même et, même s'enivrant de son infini, qu'elle ne fait que « moudre du vent ». Descartes, lui, fondait la métaphysique sur une sorte d'expérience intérieure. Mais, aussitôt qu'il sort de son *cogito* il perd le contact avec l'Être et son *intuition continuée* n'est faite que de tâtonnements abstraits qui n'arrivent pas à convaincre Pascal et qui, même, non sans motif, le scandalisent! Ce qui frappe de stérilité la métaphysique, comme la science, c'est la séparation, sans laquelle elles ne peuvent s'ériger, de l'esprit et du corps. Il n'existe pas d'esprit pur, ni de corps pur : il n'y a à l'égard de l'homme que la Vie.

L'art, langage et rythme, exige, lui, l'unité d'une âme et d'un corps ; il n'est et il ne peut être que *l'expression de la Vie*.

C'est à quoi j'aboutis et voilà le principe de mon esthétique : *l'Art, dans son essence, est fondé sur la vie, non sur l'entendement.*

Indiscernablement langage et rythme, l'Art est un *langage concret*. J'aurais à montrer que quelles que soient leurs différences spécifiques *tous les arts sont des langages concrets* et que les lois de l'art sont les mêmes que les lois de la vie.

Pour bien s'en convaincre, il faut purifier l'art de tout scientisme et le vider de toute abstraction. On ne peut l'atteindre dans son essence que si l'on le sépare de tout ce qui n'est pas cette essence. La première conséquence c'est le rejet de la division classique des arts plastiques et des arts phonétiques.

Les arts ne sont ni plastiques ni phonétiques, étant, dans leur essence, étrangers à l'espace et au temps. L'espace et le temps ne sont pas des lois de la vie, mais des catégories de l'Esprit. Même l'étendue et la durée qui semblent plus concrètes n'ont de signification pratique que pour la science. Le vivant est sans étendue, de même qu'il est sans durée et tout ce que l'on peut dire c'est qu'il se *connaît* dans l'étendue et dans la durée et c'est ce qui donne une objectivité scientifique à l'âme et au corps. Mais la Vie, principe de l'art, peut s'exprimer suffisamment et elle s'exprime en réalité *uniquement* par le langage et par le rythme. Ce n'est qu'ensuite et pour expliquer l'œuvre que l'esprit recourt à l'étendue et à la durée comme à ses autres modes de connaissance. Il analyse alors l'œuvre d'art et l'étend dans la superficie de son empire mais en en faisant évanouir l'essence orale et en l'obscurcissant. C'est l'origine de tous les malentendus dont l'éristique des arts fournit le spectacle au cours des âges ! Et voilà les préjugés qu'il me faut extirper pour rendre à l'esthétique sa primauté humaine et divine !

On définit parfois la conscience une *durée psychique*. Elle l'est pour l'esprit. La philosophie est la science de la conscience et ne va pas plus loin que la durée psychique. Or l'art la précède de beaucoup !

L'art, je l'ai longuement établi dans tous mes ouvrages d'esthétique et notamment dans *Clartés sur la poésie* est l'œuvre de la *catachrèse dans la répétition* et c'est en cela qu'il est à la fois langage et rythme. Ce sont les deux déesses et ce sont aussi les lois de la vie ! C'est par elles que l'art et la vie ont un corps et un âme ! La vie, considérée comme une « durée psychique » c'est-à-dire psychologiquement définie est une espèce de répétition. Considérée comme une « conscience » elle est une sorte de catachrèse !

La durée psychique, si elle n'était pas incessamment ravivée par la discrimination, serait inconsciente. Mais il ne peut y avoir discrimination sans durée. Ces deux lois psychologiques sont donc également nécessaires : elles sont à la fois antinomiques et complémentaires. Le même suppose

l'autre. A un autre point de vue, encore de science, la durée est une sorte de matière, la discrimination une espèce de pensée. Bref, soumettez la question à toutes les catégories de l'entendement, vous trouverez des spécifications différentes des deux mêmes principes. Durée et discrimination toujours ! Partout le *même* et *l'autre* coagissent et réagissent. Mais cela n'éclaire nullement, comme je l'ai montré, l'essence de l'art qui s'exprime au contraire directement et complètement en tant que langage et rythme. C'est ici que les mots de répétition et de catachrèse acquièrent toute leur signification.

Lorsque j'ai publié, en 1925, ces *Clartés sur la Poésie* (1) sur lesquelles je m'excuse d'insister, le chapitre II de cet ouvrage qui était à ce moment, ma *Somme*, intitulé : *Langage concret et Symbolisme verbal*, fut accueilli diversement. Ces termes barbares de *Répétition* et de *Catachrèse* soulevèrent quelques brocards ! Depuis, les sourires se sont figés. Mais mon esthétique enthousiasma plus d'un juge et me valut notamment la précieuse amitié du grand poète *musiciste* Armand Godoy. Avec ce magnifique poète à qui la *musique prépare* son art, personne ne m'a mieux compris que des musiciens professionnels et l'un d'eux me dit : « *Vous m'avez expliqué la musique !* » Or, dans ce chapitre II, je montre avec tous les détails utiles que la poésie est *répétition* et *catachrèse* et n'est que *répétition* et *catachrèse* ! J'établis que la couleur est, en poésie, une certaine musicalité. Allitérations et consonances, rimes et assonances, retours, — soit, comme le dit Mallarmé — « la musique immiscée au langage » — je fais voir que tout dans l'art du langage retourne à la répétition et à la catachrèse, qu'enfin la poésie est un *langage concret en même temps qu'un symbolisme verbal* c'est-à-dire chair et âme, poésie pure et pensée pure ! La plastique comme l'harmonie n'y ont pas d'autres sources. Enfin tout s'y ramène à l'Idée-Rythme. La répétition est le corps ; la catachrèse l'âme de la poésie ; la première en est l'élément *naturel*, la seconde l'élément *artificiel* ; la première détermine ce qu'il y a d'immuable dans l'art du langage, la seconde ce qui, au cours des siècles, en règle le processus.

Or tout cela est encore plus évident de la musique.

La gamme est-elle autre chose que le jeu de la dissonance dans la consonance ? Comment sans ce double jeu simultané l'oreille saisirait-elle les tons ? Que peuvent signifier pour elle intensité, hauteur et timbre ? Toute valeur musicale ou sonorité est une qualité complexe où inter-

(1) *Clartés sur la Poésie* : Collection *La Phalange*. A Messein, éditeur.

viennent en se combinant le *même* et l'*autre*. Le rythme est symétrie et dissonance. La couleur et la plastique musicales sont des produits plus concrets de la catachrèse et de la répétition ! Que des éléments on passe aux ensembles, le thème, la phrase, — la symphonie s'expliquent de même, ont les mêmes composantes. La musique c'est aussi l'Idée-Rythme, la catachrèse dominant dans l'Idée, la répétition dans le rythme. La catachrèse est le symbolisme musical, la répétition est la sonorité concrète. Ainsi se peuvent définir le corps et l'âme de la Musique !

Tout est figures quand on considère les poèmes réalisés et c'est alors que la répétition et la catachrèse atteignent la précision de tropes.

La répétition y devient un trope qui s'appuie sur le retour systématique de la même expression pour la renforcer et lui donner une puissance incantatoire. Leit-motiv de pensée, cet usage de la répétition produit à son plus haut période une ivresse mentale et se termine en hypnose.

La catachrèse y prend également la valeur d'un trope qui détourne telle expression de son sens primitif pour lui donner une acception nouvelle. C'est alors un tour complexe et proprement une vérité concrète doublée d'une erreur abstraite. Elle contraint l'esprit à se faire d'une impropriété logique un motif de propriété poétique : l'aperception intuitive de l'*autre* dans le *même*, son pouvoir réside dans le saisissement qui en résulte. L'euphémisme est une catachrèse subtile et fixée dans un plan mental. C'est le trope qui dit une chose pour en faire entendre une autre. Le pléonasme procède d'une répétition pour aboutir à une catachrèse. L'euphémisme crée la préciosité ; le pléonasme est une sorte de couleur lyrique. On retrouverait assez aisément des procédés analogues musicalement considérés.



La répétition et la catachrèse suffisent donc à caractériser le langage et le rythme dans tous les arts existants et dans tous les arts possibles. Mallarmé voit dans la danse une poésie vivante et il dit que la danseuse est une métaphore. Un ballet est, pour lui, un décor vivant ; c'est que, dans sa conception, le Théâtre est une fin mystique, un couronnement esthétique. La danseuse y incarne la catachrèse, le corps de ballet est la répétition. La danse est une figuration rythmique. C'est ainsi qu'elle peut

devenir le langage de la mobilité. La catachrèse et la répétition s'y confondent.

L'immobilité de la sculpture est théorique, son modèle étant la forme vivante. L'immobilisation de la vie dans le marbre ou le bronze la restitue. La stylisation poursuivie — la catachrèse — est la pensée et la vérité y correspond à la répétition. Il y a toujours dans une statue une proportion d'allégorie. Le gigantesque et le rapetissement sculpturaux sont deux procédés contraires d'emphase.

Mais l'architecture est le langage de l'immobilité substantielle. Elle est donc obligatoirement rituelle. Son style dépasse même l'esprit de rythme et il confine à la Foi. Il n'y a pas d'architecture sans autel ! La pierre y devient un corps saint. C'est donc peut-être l'art que la pensée domine. C'est l'Art parvenu à l'Arche.



De tout ce qui précède et de ce que je viens d'indiquer il résulte que l'art est une mystique. Il est la Mystique.

La mystique d'une sainte Thérèse en est le rameau supérieur, et l'oraison mystique est une oraison concrète. Elle est la communication *immédiate* avec Dieu ; elle est un *état* d'oraison. Mais tout langage *immédiat* est déjà mystique. La mystique est donc l'expression de la vie par l'art sans le secours du concept : elle est le langage essentiel, ou, si l'on veut, le langage. Or ce langage de rythmique devient corporel. Et tel est le total sacramentel du Verbe.

Ainsi l'art est d'une certitude absolue ! Il ne se prouve pas ; il est. Etre artiste, c'est toucher Dieu.

L'art ne se soumet pas à l'entendement ; il s'en sert. Ayant fait abstraction même de l'évidence abstraite, je n'avais nul besoin d'établir la possibilité logique de la répétition et de la catachrèse et même de les *concevoir* en dehors du Langage dont elles sont les deux fonctions. Je ne me suis donc pas contredit ; je ne pouvais pas me contredire !

Je viens de définir le *Musicisme* et j'ai par là même résolu l'antinomie initiale : *l'œuvre est un Moi, l'art une Foule*. C'est surtout par son corps que l'art est communicable ; essentiellement par la répétition. Le rythme en est l'extériorisation. Du reste, la Foule n'est-ce l'incarnation de la Répé-

tition n'est-elle le Rythme-océan? La catachrèse est le *deus absconditus* de l'Art. La proportion des deux détermine le quotient de la personnalité de l'œuvre.

L'académisme se caractérise par la précellence de la répétition; c'est une sorte de matérialisme artistique. La prépondérance de la catachrèse par contre accuse l'idéité et son excès engendre l'hermétisme.

Il y a pour chaque art une tendance musiciste et une tendance contraire et c'est ainsi que nous glisserions à des considérations d'Écoles.

Le musicisme de la musique, c'est Debussy. Le musicisme de la poésie, c'est Mallarmé, etc.

C'est un fait que, depuis Baudelaire, l'art français évolue vers le musicisme et cela sans égard pour l'impressionnisme, que ma formule dépasse.

Je n'insiste pas, car ce n'est pas dans ce sens restreint et tendancieux que j'ai présenté ma doctrine. Je n'ai eu égard qu'à l'essence de l'Art, c'est-à-dire au « Musicisme éternel ».

Cela dit, il y a un point capital que je n'ai pas abordé : c'est le théologisme musiciste tel qu'il transfigure chez Mallarmé. Même en laissant tomber son emphase cette théologie présente une valeur symbolique énorme.

Mais je ne puis entamer ici une seconde Méditation.

J'ai, d'ailleurs, suffisamment tendu pour une fois l'esprit de mon lecteur.

Jean ROYÈRE.

